

Michel Chiha

ou la recherche d'une stabilité relative et durable

Georges Dorlian

UNIVERSITE DE BALAMAND

En guise d'introduction,

En 2010, de jeunes étudiants de l'Université de Balamand avaient participé au concours de la Fondation Michel Chiha. Pour ces jeunes, Chiha était un célèbre inconnu. Quelques-uns avaient une vague idée de lui, mais tous avaient de la peine à le situer dans une grille bien déterminée: journaliste, politologue, théoricien, philosophe ou simple intellectuel, etc...

Cependant, ils ont fini par être nombreux à répondre à l'appel lancé par l'Université et la Fondation: écrire un texte sur Chiha à partir de son ouvrage "*Politique intérieure*". D'une trentaine de textes, cinq ont été choisis pour mériter les cinq premiers prix. A lire ces textes, on y dégage une constante: *ce qu'avait dit Michel Chiha dans la première moitié du 20^e siècle est toujours applicable au Liban d'aujourd'hui*. Non que ses écrits fussent d'une généralité telle qu'on pourrait l'appliquer à n'importe quelle situation abstraction faite du temps et du lieu; mais que la situation au Liban est d'une telle stagnation qu'elle ne cesse de se répéter à l'infini.

Michel Chiha n'avait pas d'illusions sur la situation critique du Liban, pays difficile à gérer à cause de son emplacement géopolitique. Il avait clairement signalé ce fait dans ses écrits: « Politiquement, le Proche-Orient est décidément un des endroits les moins confortables du monde » (*Variations sur la Méditerranée*, 21). « Nous avons vécu, ns sommes condamnés à vivre dangereusement » (*Visage et Présence du Liban*, 19).

En 1942, dans une conférence intitulée "Liban d'Aujourd'hui", Chiha nous révèle la thématique qui sous-tend la trajectoire de son itinéraire intellectuel, à savoir la recherche des "*conditions d'une stabilité relative pour notre pays*". J'y ai ajouté l'adjectif "durable" parce qu'on le retrouve égrené un peu partout

dans la plupart de ses écrits. Aussi avait-il bien remarqué que « *la situation géographique très enviée et très périlleuse qui (était) la nôtre, ne nous permet(tait) pas d'espérer mieux que cette stabilité-là* ». (Visage et Présence du Liban, 18-19).

A la recherche de cette "stabilité", Chiha a tout exploré: l'histoire, la géographie, la philosophie, les religions, etc. Dans tous ces domaines, il s'est montré fin connaisseur voire éminent érudit. Pour lui, le Liban – tout comme la méditerranée – occupe une place centrale: un passage obligé qu'il faudra soit dominer, soit annexer. Et les habitants de ce territoire – qu'il soit appelé Phénicie ou Liban - devront continuellement faire face aux dangers de soumission ou d'annexion, et pratiquer, pour survivre dans un environnement conflictuel, une politique consensuelle assurant une certaine "stabilité" permettant de développer des compétences et des savoir-faire.

La "stabilité" recherchée n'est autre que le consensus, le "juste milieu", la modération, l'éloignement de tout extrémisme. On ne s'étonne plus alors pourquoi Chiha donne tant d'importance à la Méditerranée, "cette mer située au milieu de terres" souvent ennemies entre Asie, Europe et Afrique. La Méditerranée serait la métaphore du Liban, et le Liban une métonymie, par glissement de sens, par contiguïté ou par relation d'inclusion, de la Méditerranée. Le mouvement et la violence des vagues exigent, hier comme aujourd'hui, des navigateurs ingénieux qui savent sillonner la mer et se frayer un chemin "stable" au milieu de vagues "instables".

D'ailleurs toute la Phénicie est une métaphore de ce lopin de terre situé sur les rives orientales de la Méditerranée. S'il parle de Phénicie c'est pour y dégager des ressemblances entre elle et le Liban d'aujourd'hui, pour mieux le comprendre et non pour prétendre que les Phéniciens sont nos ancêtres ou que nous en sommes les descendants. Dans son long exposé intitulé "Liban d'Aujourd'hui", le grand détour historique qu'il fait montre que les peuples qui avaient habité cette région provenaient d'origines diverses, n'avaient pas une identité supra-historique et ne pouvaient même pas être taxés de Sémites.

Ce qui importait pour lui c'était de voir comment un emplacement géographique et un environnement peuplé d'ethnies diverses dessinaient des destinées et des contours de personnalité presque identiques. Chiha n'est jamais entré dans un débat idéologique stérile sur la question des origines, question entachée d'un nationalisme primaire qui nous avait occupés pour un certain temps. Entre ceux qui prenaient le chemin de l'antique Phénicie, ceux qui s'engageaient dans les voies désertiques de l'Arabie, et ceux qui préféraient rester à mi-chemin dans les sentiers de la grande Syrie, Chiha

voudrait rappeler aux Libanais qu'ils "occup(ai)ent ce qu'on peut appeler une position clef au milieu des routes qui passent par nos latitudes" (*Liban d'aujourd'hui*, p.17), que la Libanité peut intégrer les expériences de tous les peuples qui les ont précédés.

Pour ce faire, toute expérience similaire et contemporaine peut être source de réflexion et modèle d'inspiration. Dans l'expérience helvétique et belge, la neutralité semble une attitude à imiter et qui conviendrait au Liban. Cependant malgré toutes ressemblances qu'il trouve entre la constitution sociale de la Suisse, de la Belgique et du Liban, il reste un point manquant: la neutralité n'est pas une donnée intérieure, aussi faut-il que les pays environnants, les pays voisins l'acceptent et la veulent.

Donc, on ne relève pas chez Chiha de "Phénicianisme" primaire ni d'"Arabisme" exacerbé ni d'« occidentalisme » démesuré, mais tout simplement une reconnaissance objective de l'expérience phénicienne et de la contribution de l'Arabité dans la formation de la personnalité libanaise. Il a pu là aussi créer un équilibre entre les différents constituants de la Libanité. Toutefois ce consensus n'a pas pu produire la stabilité tant enviée.

En 1972, un grand historien français avait terminé le chapitre consacré au Liban dans son livre sur le Monde arabe par un paragraphe reprenant la métaphore phénicienne: *"Un Liban qui romprait ses liens particuliers avec l'Occident, c'est-à-dire qui adopterait un arabisme intransigeant, orienté forcément dans la période présente vers des solutions socialisantes, perdrait beaucoup de son intérêt pour nombre de ceux qui sont actuellement attachés à son existence. Mais aussi un Liban qui paraîtrait trahir les grandes aspirations arabes se verrait condamné par un sursaut nationaliste interne et externe. Entre les deux dangers, la voie est étroite, sinueuse, difficile. La nef qui fluctue réussira-t-elle à ne point s'immerger? Après tout, les Phéniciens qui fondèrent ces villes millénaires du Liban furent des premiers à affronter les dangers d'une mer perfide et apprirent, en manœuvrant rames et voiles, à éviter à la fois Charybde et Scylla."* (Maxime Rodinson, *Marxisme et Monde musulman*, éd. du Seuil, Paris). Rodinson ne s'éloigne pas beaucoup de la conception qu'avait Chiha du rôle du Liban dans le Monde arabe.

Revenons au Liban d'Aujourd'hui

...Cette stabilité a le sens de rééquilibrage des rapports de force confessionnels entre "ces minorités associées". C'est justement ce qui eut lieu à différentes étapes de l'histoire moderne du Liban, nous passons d'un équilibre à un autre, d'une stabilité à une autre:

- en 1958, après six mois de conflit armé, une redistribution des parts de représentativité entre Chrétiens et Musulmans a mis fin à ce conflit, et la stabilité rétablie avait pour slogan "Ni vainqueur, ni vaincu" (لا غالب ولا مغلوب). Cela n'a duré qu'une quinzaine d'années.
- En 1969, c'est l'Accord du Caire qui tente par le biais d'un consensus entre l'Etat libanais et la Résistance palestinienne d'établir une stabilité vraiment relative et qui malheureusement ne sera pas durable. Précédé des événements de 1968 et suivi en 1973 d'accrochages entre l'Armée libanaise et la Résistance palestinienne, l'Accord du Caire présageait la longue "Guerre du Liban" selon la terminologie utilisée par Samir Kassir.
- En 1989, après quinze années de guerre intérieure, l'accord survenu à Taëf n'était autre qu'une nouvelle redistribution des parts de représentation enrichie d'une nouvelle constitution préparant, en principe, l'accès à la déconfessionnalisation du pays sur les plans politique (le système électoral) et administratif (la fonction publique).
- En 2008, après des mois passés sans Président de République, les dirigeants des principales forces politiques et confessionnelles du pays se réunissent à Doha, non pour une redistribution des parts mais pour instaurer une stabilité qui, sous les dehors de l'adoption d'une loi électorale supposée juste et équitable, introduisait de nouvelles triades, l'une idéologique: *Le Peuple/l'Armée/La Résistance*, l'autre socio-confessionnelle touchant la redistribution du pouvoir entre *Sunnites/Chiites/Chrétiens* . Ces forces croyaient ainsi établir une *stabilité relative* mais non durable.

C'était en effet un exercice préalable voire prémonitoire à ce qui se passe aujourd'hui.

Dans ce tableau, il ne faut surtout jamais occulter la part des enjeux politiques qui entravent la stabilité du pays et qui proviennent de l'ingérence des Etats voisins divisant le pays en autant de communautés ennemies en état d'affrontement:

- En 1958, c'est la montée de Nasser et d'un certain arabisme face au CENTO (L'alliance de Bagdad), et le début du bipolarisme international et de la guerre froide,
- En 1969, le bipolarisme et la montée des régimes militaires arabes (Egypte, Syrie, Iraq, Lybie, Soudan, Yémen du Sud) mettent la stabilité du

Liban et son indépendance en péril et la présentent comme un objectif inaccessible. L'accord du Caire tente de redessiner les « conditions d'une relative stabilité »,

- En 1975, déployée au Liban depuis 1968, la Résistance palestinienne est devenue un Etat dans un Etat. Ce qui permettra à la Syrie de s'introduire au Liban, d'y imposer sa loi et de devenir une importante force régionale,
- En 2008, c'est la Résistance islamique (Hizbollah) jouissant d'un excès de puissance tant militaire que politique (alliance avec une importante faction chrétienne, *Le Courant Patriotique Libre*, et avec une importante force régionale, *L'Iran*), veut imposer sa volonté et sa ligne politique sans prendre en considération le système politique du pays, sa constitution et ses lois.

Encore une fois, le Liban perd le coche pour une stabilité durable.

La perspicacité de Chiha lui avait même permis de donner de la situation libanaise une image prémonitoire presque inchangée : « C'est désormais comme d'habiter une même ville et de n'en vouloir défendre qu'un quartier, et par les habitants de ce quartier seulement » (*Variations sur la Méditerranée*, 19-20). La clairvoyance de Chiha ne fait pas de doute, il décrit dans cette phrase et avec précision les combats qui avaient ensanglanté le Liban entre 75 et 89.

Pour conclure...

J'ai appartenu à une génération, celle des années soixante et soixante-dix, qui n'avait pas connu Michel Chiha et l'avait même, à partir de quelques clichés, dénigré comme idéologue d'un Liban confessionnel, comme défenseur d'un libéralisme acharné, comme partisan d'un isolationnisme national contre l'Arabisme, etc... bref un homme de droite, réactionnaire et anti-arabe.

Toutefois, vers la fin des années soixante-dix et suite au tournant qu'avaient pris les événements au Liban, cette génération a aussitôt remarqué que pour comprendre le Liban comme entité nationale, comme formation sociale et comme système politique, Michel Chiha était un passage obligé puisqu'il constituait l'esprit de ce petit pays constitué aux environs de 1920 mais dont le territoire garde encore dans sa mémoire le passage d'anciennes civilisations dont les traces sont encore vivantes.

Nombre d'intellectuels de gauche, conscients de l'importance de son œuvre, avaient entamé une relecture de Chiha: Ahmad Baydoun, Joseph Samaha, Fawaz Taraboulsi....

Cette réhabilitation de Chiha vient un peu en retard. Mais il n'est jamais trop tard pour réécrire la vraie histoire intellectuelle du Liban dont l'œuvre de Michel Chiha constitue, sans conteste, la pierre angulaire.